

Les jardins enfouis de Futuna

Une ethno-archéologie de l'horticulture *

par

A. DI PIAZZA

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 31 e 37 ex 1

Cote : B M P 36

... « Chez ces peuples, à l'exception de la culture des terres, les arts méritent à peine qu'on en fasse mention... »

(J. Cook, Londres, 1778)

L'histoire de l'exploration du Pacifique se confond en partie avec celle des plantes. Les regards des premiers navigateurs de la Mer du Sud se sont posés sur les paysages rencontrés. Les marins découvrirent un monde végétal inconnu, qu'ils s'efforcèrent d'exploiter. Les plantes furent tour à tour des produits de ravitaillement, des objets de connaissance scientifique et des biens commerciaux. Débordant le cadre de la taxonomie ou de l'exploitation végétale, les anthropologues s'interrogent aujourd'hui sur le champ de l'économie.

Les recherches menées depuis plusieurs années sur l'île de Futuna par E. G. Burrows (1936), M. Panoff (1970), P. V. Kirch (1981) et D. Frimigacci *et al.* (1986) n'ont pas pour autant épuisé les genres et avec eux l'objectif de cette étude : s'attacher à la connaissance des jardins ainsi qu'à leur histoire. Il s'agit de montrer que la culture des plantes, longtemps négligée et souvent absente des reconstitutions archéologiques ou même ethnographiques n'en est pas moins une réalité inscrite au sol : les horizons horticoles de Futuna ont été « fossilisés ». Enfin, le problème de la relation entre système de production et nature du pouvoir politique sera abordé. Comme on le verra, le type de chefferie ne peut s'expliquer par la seule innovation que représente la culture irriguée et inversement.

SUR DES MERS INCONNUES : LES DIFFÉRENTS ITINÉRAIRES EN QUESTION.

S'interroger sur les îles du Pacifique, c'est avant tout s'interroger sur les itinéraires ayant conduit les hommes sur ces terres du bout de l'Océan. Le vent de la colonisation a soufflé depuis plusieurs millénaires sur cette Mer du Sud. Les distances considérables qui séparent les différents archipels ne se sont pas constituées en barrière infranchissable, mais bien plutôt en itinéraire de voyage. Le nom même de Pacifique, donné par Magellan, qui y fit un voyage sur une mer d'huile ne doit pas induire en erreur. Le Pacifique est tout autant traversé de cyclones que les autres océans du globe.

L'origine asiatique des Océaniens est maintenant certaine. Les preuves sont à la fois linguistiques, anthropologiques, culturelles, tout autant que biogéographiques. Si les milieux insulaires du Pacifique présentent des taux d'endémisme élevés pour les espèces qui y poussent à l'état spontané, aucune plante cultivée n'est originaire de ces îles. La quasi-totalité des espèces consommées à l'ère pré-européenne ont pour berceau d'origine l'Asie du Sud-Est. Et lorsque les premiers navigateurs océaniens débarquent sur ces terres nouvelles, ils ont avec eux leurs plantes traditionnelles : il y va de leur survie. La dispersion des espèces

* Ce travail a été réalisé au sein du LEAO : Laboratoire d'Ethnoarchéologie de l'ORSTOM.

Je tiens à remercier Daniel Frimigacci (archéologue-CNRS) pour m'avoir ouvert les chemins de la Coutume à Futuna.

cultivées en Océanie a suivi les courants migratoires.

Le peuplement du Pacifique débute il y a plus de 40 000 ans avec l'arrivée des premiers hommes sur le continent de Sahul. Mais il faut attendre encore plusieurs millénaires avant que les Austronésiens ne se lancent à la conquête de « l'Océanie lointaine ». La Polynésie occidentale a par exemple été habitée il y a environ 3 000 ans.

Les plus anciens vestiges mis au jour sur l'île de Futuna sont les tessons de poterie apparentés au Lapita du site d'Asipani et qui remontent aux environs de 700 av. J.-C. (Frimigacci, D. 1990; Sand, C. 1990). Les décors céramiques de tradition Lapita trouvés à Futuna, sont semblables à ceux découverts aux îles Fidji et en Polynésie occidentale; c'est pourquoi les archéologues ont regroupé cette tradition sous le terme générique de « Lapita ancien oriental ». Les relations de Futuna avec les archipels voisins sont aussi mis en évidence par la linguistique : la langue futunienne dérive du proto-samoan (Burrows, E. G. 1936; Green, R. 1966).

Si la céramique est le marqueur de l'histoire ancienne, c'est la tradition orale qui est riche en enseignements pour les périodes plus récentes. Les Futuniens ont gardé en mémoire les mouvements d'arrivées et de départs des habitants des îles voisines. Les invasions tongiennes, mais surtout samoanes, rythment l'histoire de l'île.

Deux grands noms sont attachés aux guerres tongiennes : ce sont ceux de Kauulufenuafekai et de Gaatialili. Kauulufenuafekai, le 24^e Tui Tonga (lignée d'aristocrates de Tonga) d'après la généalogie de E. W. Gifford (1929) aurait débarqué sur l'île de Futuna avec son armée, qui fut mise en déroute vers l'an 1500. Quelques années plus tard, Gaatialili et le 27^e Tui Tonga, qui tentèrent de venger l'affront subi par leurs prédécesseurs se seraient eux aussi fait rejeter à la mer (Burrows, E. G. 1936; Frimigacci, D. 1990). Les heurts entre Tongiens et Futuniens furent sans doute plus nombreux, mais la tradition orale n'a conservé que trois de ces exploits guerriers. Si les Tongiens étaient en relations épisodiques avec les Futuniens, ces derniers semblent en revanche avoir eu des contacts prolongés avec les Samoans.

Il est dit que les ancêtres des Futuniens sont Mago, Tafaleata et Salo : trois Samoans qui d'après la chronologie généalogique établie par E. G. Burrows (1936) auraient débarqué sur l'île au début du XVII^e siècle. Ces hommes et leur descendance semblent avoir tout fait pour

revendiquer le pouvoir en contractant des alliances et en faisant valoir leur progéniture aux yeux de la population locale, en leur donnant les noms de divinités futuniennes. Cette politique d'ingérence samoane a passé sous silence l'ancienneté du peuplement de Futuna, pour ne retenir que l'histoire des « envahisseurs ».

Durant cette colonisation du Pacifique, les îles ne se sont donc pas constituées uniquement en points de départs, mais aussi en terre de débarquement et d'enracinement.

PREMIERS CONTACTS ET PREMIÈRES PLANTES.

Le Pacifique Sud a toujours été une zone de grande mobilité. La tradition du voyage y persiste encore de nos jours sous forme de migrations de travail ou de routes touristiques et mêmes scientifiques.

La justification des voyages entrepris dans le Pacifique au XVI^e siècle était à la fois géographique : découverte de terres nouvelles et en particulier de la « Terra Australis Incognita » ; religieuse : volonté de sauver et convertir les païens et commerciale : recherche d'une meilleure route des épices.

Les îles étaient, pour ces voyageurs atteints de scorbut, une escale attendue : ces terres du bout du monde leurs offraient la possibilité d'obtenir des vivres frais. Cocos, ignames, taros, bananes, cochons et eau douce étaient montés à bord.

Les récits de ces aventuriers nous apprennent également que leurs auteurs étaient des botanistes avant la lettre. Quiros planta par exemple du maïs aux Marquises et aux Santa Cruz, ainsi que des patates et des melons à Santo. Cook introduisit l'ananas à Tahiti et Lahaie sema des graines de romaine verte, betterave, cresson, scarole, artichaut, persil, etc., sur les îles rencontrées. (Barrau, J. 1962 : 83).

Les expéditions du XVIII^e et XIX^e siècle furent encore plus riches en documents botaniques. Des naturalistes comme Banks, Forster, Solander, Labillardière qui accompagnèrent Cook ou d'Entrecasteaux herborisèrent et se procurèrent différents plants. Des tentatives d'introduction d'arbre à pain, symbole d'abondance de la Mer du Sud, furent faites dans les colonies. Mais c'est surtout les jardins vivriers traditionnels qui frappèrent l'imagination des naturalistes et ethnologues. M. Glauumont (1897 : 47) écrit :

« Pour donner une idée de l'aspect d'une tarodièrre ancienne et aujourd'hui à sec et en

friché à ceux qui n'en n'ont jamais vu, voici je crois à quel monument actuel on peut la comparer : la vallée de Téné (Nouvelle-Calédonie) étant le fond de la cuvette, et les montagnes qui l'entourent en étant les bords, le spectateur au centre jouirait du même coup d'œil que s'il était au milieu d'un cirque romain, du Colisée par exemple et regarderait de toutes parts les gradins s'élevant jusqu'au sommet du cirque... Pour les tarodières, les proportions étant plus grandes, plus gigantesques, l'aspect est nécessairement plus grandiose. »

D'autres hommes, les santaliers puis les producteurs de coprah prirent le relais : l'exploitation commerciale des plantes du Pacifique comptait plus que la découverte d'espèces nouvelles. Les bois de santal et les cocotiers ouvrirent l'ère de l'économie marchande dans les îles. Difficulté de transport et fluctuation des prix sur le marché international ont contribué au déclin de ces productions.

De nos jours, une nouvelle politique de revalorisation des produits coutumiers et des techniques horticoles traditionnelles voit le jour et ce, pour des raisons culturelles, mais aussi économiques. Elle se traduit entre autres par la remise en eau des tarodières anciennes d'Anatom (travaux de M. Spriggs (1981)) et des fosses à culture des Tuamotu (travaux de J. M. Chazine (1985)).

Depuis la découverte en 1976 du site de Kuk (Nouvelle-Guinée) et de son important système de drainage daté de 9000 B.P., les archéologues se sont penchés sur le mode de subsistance des insulaires et attelés à la reconstitution des paléo-paysages.

Faute de structures horticoles (conduite d'eau, terrasse, etc.) trouvées en fouille, les chercheurs font feu de tous les matériaux supposés être associés à la culture des plantes. Les animaux domestiques et tout particulièrement le cochon : mammifère nourri en partie de tubercules cultivés ; les escargots non autochtones (comme le *Lamellaxis gracilis* ou le *Gastrocopta pediculus*) et parasites des plantes alimentaires deviennent des marqueurs agricoles. D'autres indices, d'ordre géomorphologique (recherche d'un épisode d'érosion accéléré dû à des déforestations) et paléobotanique (mise au jour de pollens et de macrorestes végétaux) viennent compléter l'étude des sites.

Les données archéologiques, pour limitées qu'elles soient, sont bien souvent les seules auxquelles on puisse se référer pour appréhender les paysages d'autrefois. On savait, depuis les premiers récits des navigateurs et des mis-

sionnaires que d'importants systèmes d'irrigation étaient en usage dans les eaux du Pacifique et en particulier à Futuna. Mais qu'en est-il de la production des biens et de leur contexte écologique dans les sociétés du passé ? À Futuna, la découverte, non pas de traits horticoles supposés, mais d'une véritable tarodièrre « fossile » contribue à l'histoire de la domestication des plantes dans le Pacifique.

LE MONDE DES JARDINS.

Le paysage horticole de Futuna, petite île de Polynésie occidentale située entre les archipels des Fidji et des Samoa, n'est sans doute pas très différent de celui qu'ont rencontré les premiers européens ou missionnaires installés sur l'île au siècle dernier. Contrairement à de nombreuses îles hautes du Pacifique, à Futuna, la patate douce, plante d'introduction récente est quasi-inexistante et aucune réforme agraire n'est venue bouleverser la culture vivrière.

Les variations écologiques dues à l'étagement, à la présence des cours d'eau et à l'exposition des versants sont des impératifs ayant conduit l'homme à établir différents modèles de jardins. Le seul déterminisme du milieu permet d'induire une classification des plantations en jardins en eau et jardins pluviaux. C'est, pour reprendre l'expression de J. Barrau (1965), une dichotomie entre l'humide et le sec.

Les inflexions écologiques se combinent aux inflexions culturelles : le statut des végétaux. Les plantes les plus prestigieuses selon les normes de la société futunienne sont : le taro d'eau et l'igname. Ce sont ces tubercules pour lesquels le nombre de cultivars est élevé : 34 pour le taro, 39 pour l'igname et autour desquels s'organisent les cérémonies de distribution de vivres. Jardins de taros d'eau et jardins d'ignames ont colonisé l'île entière. S'il est vrai que la croissance du taro d'eau est avant tout dictée par la présence des rivières, abondantes à Sigave, l'igname a au contraire conquis les terres à calcaires récifaux d'Alo. Tout se passe comme si les deux entités politiques indépendantes de Futuna ont, en s'appuyant sur leurs milieux respectifs, diversifié leurs tubercules. Alo et Sigave produisent tous deux des ignames et des taros d'eau, mais l'un et l'autre sont considérés comme étant les détenteurs respectifs de ces plantes.

Ce clivage ne signifie pas, bien au contraire, que ces tubercules s'excluent l'un l'autre, ou que d'autres plantes n'ont pas droit de cité ; il signifie avant tout, que les hommes se voient

producteurs d'ignames ou producteurs de taros.

Le système horticole futunien repose sur cinq types de jardins ou cinq mondes horticoles, aux techniques de plantations, aux cycles de culture et aux relations d'hommes à plantes particuliers. Tarodières irriguées, jardins pluviaux à plantes multiples, cocoteraies, champs de manioc et bananeraies découpent la Nature en espaces connus, commentés et entretenus avec soin.

Les tarodières irriguées de Futuna sont : soit des tarodières de fond de vallée, aux terrasses étroites et encaissées, soit des tarodières de plaines alluviales, aux parcelles rectangulaires et couvrant parfois plusieurs hectares. Quelques jardins en eau, aujourd'hui en friche, ont été façonnés sur les versants abrupts des montagnes (voir fig. 1).

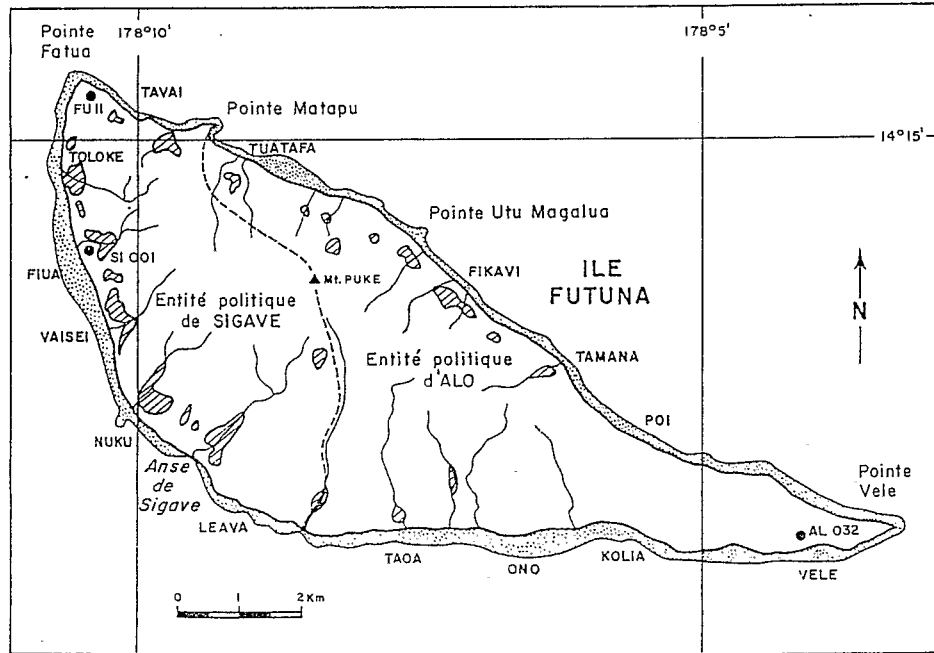
La culture irriguée nécessite d'importants travaux d'aménagement. Plaines alluviales et fonds de vallées ont été dénivelés en terrasses consolidées par des murets de galets ou des palissades de cocotiers. L'eau est amenée dans la tarodière au moyen de canaux de dérivation

creusés à même le roc ou le sol. Ces grandes conduites, qui peuvent atteindre 400 m de long, prennent naissance au niveau des barrages de pierres et serpentent le long des flancs des montagnes pour arriver jusqu'aux parcelles. Des petits canaux prennent ensuite le relais et assurent la circulation de l'eau sur l'ensemble du jardin (voir fig. 2).

Au niveau des parcelles en eau, où baignent les pieds de taro (*Colocasia esculenta*), s'élevaient des filots de terre émergée constitués de mousses flottantes ramassées au fil de l'eau, de végétaux adventices et de terres provenant du récureage des canaux. Les taros, plantés sur ces monticules humifères sont généralement plus vigoureux que les taros plantés dans le bournier. Mais en temps de sécheresse, les taros de « culture sèche » sont les premiers à se gâter.

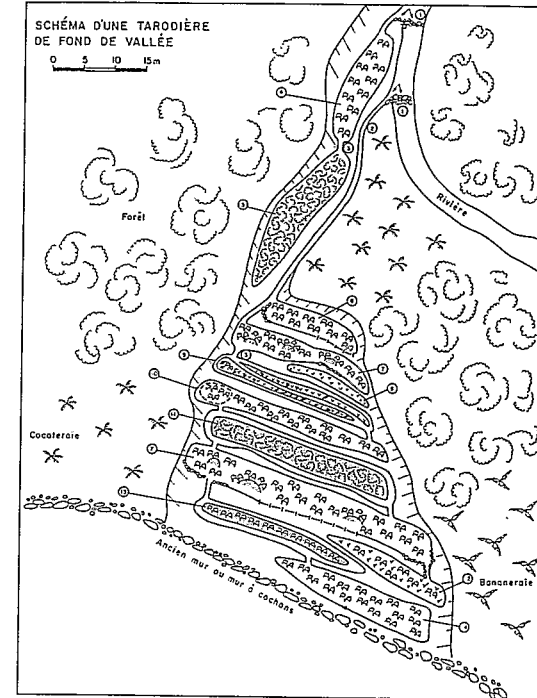
La culture irriguée est à l'origine d'une culture savante et élaborée. Le bon fonctionnement des conduites requièrent un entretien quasi-quotidien. Le taro d'eau, grâce aux soins qui lui sont prodigués, est en partie dégagé de l'emprise des éléments naturels (saison de plantation, pluviométrie, etc.) ; il peut être récolté à

CARTE DE FUTUNA



Barrière de corail Tarodières Site archéologique

FIG. 1. — Carte de Futuna. Répartition des tarodières irriguées.



Chemin d'eau Feuiltes sèches de bananiers
 Limite de pente Billon de terre
 Parcelle de tarodières TOOMAGA
 Taro Muret de pierre renforçant les parcelles
 Jachère Barrière de bois renforçant les parcelles
 Rejet de taro

1. — Barrage : *kauatiga*.
2. — Conduite d'eau : *matalava*.
3. — Conduite d'eau de parcelle en parcelle : *saligavai*.
4. — Première parcelle : *visiga matai lava*.
5. — Parcelle en jachère : *visiga fakaope*.
- 6-10-14. — Parcelles en eau plantées de taros : *visiga*.
7. — Parcelles avec monticules de terre : *fakasakesake*, plantés de taros.
8. — Petite parcelle : *visiga fakanipu*, dépourvue de canal d'irrigation. L'eau s'y infiltre par capillarité.
9. — Parcelle en cours d'assèchement : *fakaala*. Les plants de taros sont protégés du soleil par des feuilles de bananiers.
10. — Les gros collets sont plantés isolément, de manière à former un triangle : c'est la technique du *toomaga*.
11. — Billon en jachère : *fakasakesake*.
12. — Parcelle en eau avec des plants de taros et des rejets.
13. — Billon sur lequel sont plantés des plants de taros.
14. — Dernière parcelle : *visiga mulivai*.

FIG. 2. — Schéma d'une tarodière de fond de vallée.

tout moment, d'où son intérêt. C'est la plante des événements imprévisibles.

Aux parcelles bien ordonnées des tarodières, s'opposent les jardins de montagne, plus anarchiques. Taros (*Colocasia esculenta*), ignames (*Dioscorea alata, esculenta* ou *nummularia* pour les espèces les plus communes), *Alocasia* (*Alocasia macrorrhiza*) et *Xanthosoma* (*Xanthosoma sagittifolium*) sont plantés côte à côte ou isolément. Ces jardins à plantes multiples, ou à plante unique, sont ouverts de préférence dans un milieu de forêt secondaire et reposent sur une horticulture itinérante, effectuée sur brûlis avec longs cycles de jachère, de type Ladang.

L'igname est buttée : des monticules de terre, de 20 à 30 cm de haut sont élevés et recouvrent les semenceaux. Quant aux Aracées, elles ne nécessitent aucune technique particulière. Rejets et hauts de tubercules sont enfouis dans un simple trou creusé au bâton à fourir.

Les cocoteraies sont à la fois symbole de Tradition et d'une Modernité dépassée. Le cocotier est le palmier à tout faire des Océaniens : ses palmes sont utilisées pour confectionner les toitures des abris, les paniers ou les parois des habitations ; sa bourre sert à l'élaboration d'un filtre et au tissage des cordes et l'albumen frais, râpé ou filtré est à la base de nombreux plats culinaires (Di Piazza A. et al. 1990). Le cocotier était aussi à l'origine d'une production commerciale importante, aujourd'hui abandonnée : le coprah.

Les champs de manioc n'ont pas de passé horticole. Le manioc, plante d'introduction récente et originaire d'Amérique tropicale, a colonisé bon nombre d'îles océaniques.

Quant aux bananes, plante traditionnelle de l'Océanie, elles participent avec le taro d'eau et les ignames aux cérémonies de partage des vivres ou *katoaga*, qui permettent la générosité sociale et tissent un réseau de liens intergroupes.

Deux modes de production : culture intensive et culture extensive ont contribué à l'élaboration du paysage horticole futunien. Si l'extensivité règne pour les cultures pluviales, c'est à l'inverse l'intensivité qui prévaut pour les tarodières.

La culture irriguée, exigeante en temps de travail et en aménagements, est pratiquée sur un espace bien délimité. Cette horticulture contraste avec l'absence de structure et avec le

désordre apparent des jardins pluviaux, qui relèvent eux de la culture extensive.

À la mouvance des abris des horticulteurs construits sur les plantations et des jardins de montagne ouverts le temps d'un cycle cultural, puis abandonnés à la jachère, s'oppose l'immuabilité des tarodières irriguées, qui s'inscrivent, comme l'espace résidentiel, dans un cadre territorial fixe : les *kaiga*¹. La société apparaît alors comme profondément enracinée au sol.

Aujourd'hui, les tarodières irriguées ne subsistent plus qu'en certaines régions de Nouvelle-Guinée, de Nouvelle-Calédonie et sur plusieurs îles du Vanuatu, des Fidji, de Cook, Hawaï, Wallis et Futuna (Spriggs, M. 1981). Instabilité politique, réduction de la population, exode rural, épidémie, développement d'une économie marchande fondée sur le coprah et effondrement des structures coutumières sont parmi les facteurs ayant contribué à son déclin.

Deux modèles de tarodières existent dans le Pacifique. L'un est constitué de parcelles-cuvettes inondées et étagées. Il évoque le casier rizicole du Sud-Est Asiatique. L'autre, moins répandu, est présent en Papouasie, à Wallis et aux îles Cook. Des billons allongés et aplanis sont entourés d'un lacs de drains (voir fig. 3).

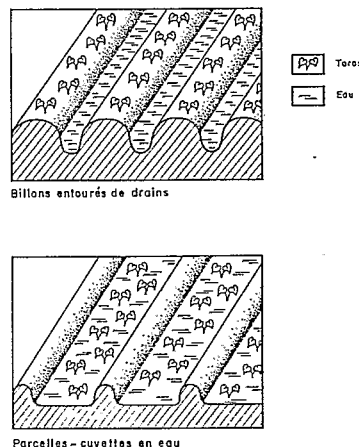


FIG. 3. — Exemples de tarodières irriguées du Pacifique.

Il semble que la répartition de ces modèles soit avant tout dictée par le réseau hydrographique. Les terrasses-cuvettes se sont dévelop-

pées à proximité des rivières à écoulement permanent et les billons ont été érigés aux pieds des sources, dans les bas-fonds marécageux.

Le taro est une plante qui, comme toutes les Aracées, se développe en milieu ombragé et humide. Seule l'eau stagnante nuit à la croissance de ce tubercule en favorisant le développement d'un champignon pathogène : le *Pythium sp.* (Plucknett et al. 1970).

LES CHINOIS : MAÎTRES DES EAUX.

Les Futuniens affirment que l'art de la construction des tarodières et de la confection des puits leur a été enseignée par les *Agaifo*. Ce sont eux qui, les premiers, auraient planté dans la boue et puisé l'eau de la nappe phréatique.

La tradition orale rapporte que ces *Agaifo*², appelés *Siaina*³ de nos jours, débarquèrent à Alofi (Saavaka) d'une « boîte », creusèrent des puits à Asau, Pou Tasi et Malae Malu, puis furent exterminés (guerre de Lalotalie) après avoir créé les tarodières de la région (Burrows, E. G. 1936 et Frimigacci et al. 1985).

Les Chinois de Futuna sont probablement des Micronésiens. Les embarcations des îles Marshall aux superstructures massives ont pu être assimilées à des « boîtes » et des herminettes en tridacne (de type B.1.1 selon la classification de J. Garanger (1972)) de facture micronésienne ont été mises au jour à Malae Mahu et Poi (Burrows, E. G. 1936 et Frimigacci et al. 1985).

L'arrivée des Micronésiens à Futuna est mal datée. Il est probable que ces hommes, habiles navigateurs, ont entrepris de nombreuses traversées maritimes, s'échelonnant au cours des siècles.

Les possibilités horticoles des atolls micronésiens sont limitées. Le sol est en grande partie constitué de sable corallien et l'eau douce existe uniquement sous forme de lentilles obéissant aux lois d'équilibre de Ghyben-Herzberg. Ce milieu écologique est producteur de fosses ou cuvettes horticoles, creusées à l'aplomb des lentilles d'eau douce et qui permettent en particulier la culture du *Cyrtosperma*, comme à Tarawa (Kiribati). (Barrau, J. 1961). Ces fosses à Aracées, ne sont technologiquement pas très éloignées des tarodières en eau à *Colocasia*, présentes sur les îles hautes de Micronésie occidentale.

Quoiqu'il en soit de ces ancêtres, les Futuniens font référence à un temps où les taro-

dières en terrasses n'existaient pas. La chronologie de Futuna comporte-t-elle une période pré-tarodière ?

LES GRENIERS À TAROS FOSSILISÉS.

Les premiers hommes qui ont sillonné le Pacifique ont découvert et habité les archipels des Fidji, Samoa, Tonga et les îles de Wallis et Futuna il y a environ 3 000 ans. Ces anciens marins, qui ont colonisé la Polynésie occidentale, avaient, nous l'avons vu, une tradition céramique bien établie et aujourd'hui disparue : la poterie Lapita. (Kirch, P. V. et Hunt, T. L. 1988).

Le système de production de ces navigateurs est mal connu. Les sites Lapita, situés en bord de mer et à proximité d'une passe, laissaient à penser que leurs occupants écumaient la mer et le littoral pour en exploiter les ressources (Groube, L. M. 1971) plutôt qu'ils n'essayaient des jardins. En dépit du nombre peu important de sites horticoles retrouvés, l'image d'un homme se nourrissant exclusivement de poissons et de coquillages, et ne sachant pas exploiter le milieu naturel est aujourd'hui désuète. De nos jours, les archéologues s'accordent pour considérer les Lapita comme des horticulteurs à part entière (Kirch, P. V. 1978 ; Kirch, P. V. et Hunt, T. L. 1988).

Drains, terrasses à usage horticole et fosses ; fosses à mûrissement des bananes, fosses à fermentation des fruits à pain et fosses à cuisson des tubercules de *Cordyline* ont été retrouvés aux Samoa occidentales et à Anatom (Green, R. C. et Davidson, J. M. 1969-1974 ; Spriggs, M. 1981).

Dans un milieu insulaire proche, à Fidji, des indices plus fugaces ont été découverts. Escargots terrestres adventices et ossements de cochons à Yanuca, brûlis anthropiques et érosion concomitante datées de 1800-2000 B.P. à Lakeba tendent à prouver l'ancienneté de la domestication des plantes comme des animaux. (Hunt, T. 1981 ; Hughes, P. J. et Hope, G. 1979).

À Futuna, les jardins ont une longue histoire, tant du point de vue de leur ancienneté que du nombre des chercheurs s'y étant intéressés.

Les fouilles de P. V. Kirch ont mis au jour, à Tavai (FU 11), un horizon horticole daté de 509-859 A.D. (I-9942) et caractérisé par des sédiments à texture argilo-sableuse sans cail-

1. *Kaiga* : le mot *kaiga* désigne à la fois un espace résidentiel (longue bande de terre allant du bord de mer à l'espace-cuisine pour les plus petits et aux tarodières irriguées pour les plus grands) et une relation. Les habitants vivant sur un même *kaiga* sont en relation de *kaiga*, ce qui se traduit par des obligations réciproques.

2. *Agaifo* : nom employé lors de la diction des textes (*tapaki* ou *takofe*) en vieux futunien accompagnant les danses.
3. *Siaina* : terme vraisemblablement dérivé du mot anglais China.

loux (voir carte I). Une dépression, qui pourrait bien avoir été creusée par un bâton à four, vient confirmer l'existence de ce sol cultivé. (Kirch, P. V. 1981).

Sur le plateau d'Asoa (Mata Uta — AL 032), une fosse semble avoir été creusée aux environs de l'an 800 pour conserver les fruits d'arbre à pain par fermentation (Frimigacci, D. *et al.* 1985) (voir carte I).

Le site d'Asipani (SI 001), découvert par D. Frimigacci, permet quant à lui de préciser les anciennes techniques horticoles. Situé sur une plaine alluviale, il jouxte la tarodière en eau de Fiua (voir carte I et fig. 4). Trous de

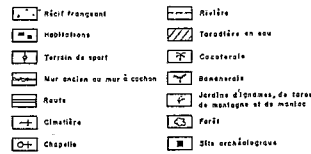
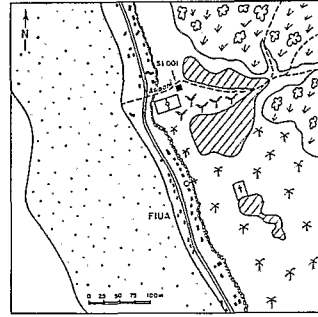


FIG. 4. — Localisation d'Asipani.

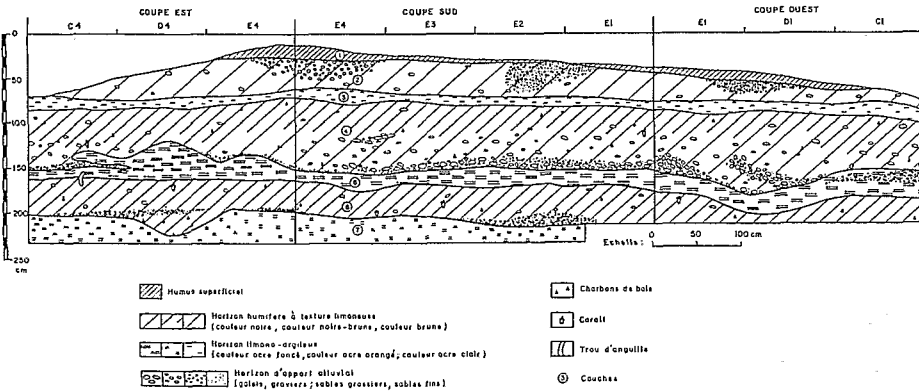


FIG. 5. — Coupe stratigraphique schématique d'Asipani.

4. La campagne de fouille d'Asipani, réalisée par D. Frimigacci et A. Di Piazza en 1988, a été financée par des crédits Cordet.

5. Coupe et description stratigraphique ont été réalisées avec la collaboration de E. Bourdon (pédologue — Orstom).

taros et drain d'assèchement ont pu être découverts à la suite de circonstances particulières de sédimentation⁴.

La stratigraphie d'Asipani⁵ se compose de trois horizons organiques humifères de couleur brun-noir, interprétés comme étant des sols cultivés, intercalés de strates limono-argileuses d'origine alluviale de couleur ocre. Il est probable que ces dernières ont été transformées en terre de culture par un processus d'humidification. Des épisodes de recouvrement en eau vive semblent alterner avec des épisodes de recouvrement en eau lente. La présence d'éléments grossiers (galets, cailloux) seraient les témoins d'épisodes violents (crue provoquée par des dépressions tropicales), alors que les limons seraient les témoins d'épisodes plus calmes (voir fig. 5).

La fouille de l'horizon horticole le plus ancien a permis de retrouver soixante-huit trous de taros sur une surface de treize mètres carrés (voir fig. 6). Une moyenne de cinq taros par mètre carré a pu être estimée. Le poids de chaque tubercule s'échelonnant de 0,5 à 1,5 kg, les rendements obtenus atteindraient cinquante tonnes à l'hectare par an. M. Spriggs (1981) a, de son côté, calculé une production s'élevant jusqu'à cinquante deux tonnes par hectare et par année pour les tarodières d'Anatom (Vanuatu). Ces rendements restent hypothétiques, mais il n'en est pas moins vrai que les systèmes irrigués permettent d'accroître fortement la production.

Les taros sont aujourd'hui plantés soit à partir de rejets naturels que l'on prélève en détarrant les taros adultes, soit à partir de

collets. On aura alors pris soin de couper le haut du tubercule comestible aux trois-quarts de sa hauteur. Les semenceaux sont enfouis par groupes de trois ou quatre dans un trou d'une dizaine de centimètres de profondeur et d'une quinzaine de centimètres de diamètre, ouvert au bâton à four. Lorsque les collets sont de grande taille, ils sont plantés isolément et de manière à former un triangle : un collet à chaque sommet. C'est la technique du *toomaga*, utilisée semble-t-il pour resserrer les plants entre eux. Deux *toomaga* ont vraisemblablement été creusés dans le bourbier de la tarodière fouillée (voir fig. 6).

Les rejets sont, quant à eux, simplement déposés au fil de l'eau.

Une conduite (de soixante centimètres de large et d'une vingtaine de centimètres de profondeur) a été retrouvée dans la parcelle fouillée. Au regard des tarodières actuelles, les seuls canaux coupant à travers les plants de taros sont des drains d'assèchement, creusés pour assécher les parcelles quelques temps avant la récolte ou la mise en jachère.

Spores monolètes de fougères, spores trilètes du genre *Cyathea* et Graminées ont participé à la reconquête herbeuse de la parcelle. Quelques Moracées et Mimosacées du genre *Acacia* viennent compléter l'inventaire des espèces

mises au jour. Des pollens d'Aracées, du genre *Alocasia* ont pu être identifiés. Ces plantes bordaient vraisemblablement la tarodière, tout comme elles le font aujourd'hui. Il semble que seul un pollen à exine échinulée, caractéristique du *Colocasia*, ait été retrouvé (voir fig. 7). Plusieurs raisons peuvent être données pour expliquer l'absence du taro. D'une part, les inflorescences de nombreuses variétés de taros n'ont jamais pu être observées et seule une minorité d'entre eux fleurissent avant la récolte. D'autre part, la multiplication du tubercule par voie végétative a vraisemblablement modifié sa reproduction par voie sexuée originelle.

Quelques éclats de silice, un éclat de basalte brûlé et des charbons de bois sont les vestiges d'anciens brûlis effectués peu avant la mise en eau de la parcelle. La méthode du carbone quatorze a permis d'obtenir une datation de 1120 ± 70 B.P. — GIF. 7487 — (Frimigacci, D. 1990) et qui, par application de facteurs correcteurs se transforme en une période comprise entre 785-1035 A.D. (Klein, J. K. *et al.* 1983). Trous de taros et drains d'assèchement semblent donc avoir traversé les siècles.

À la fin du premier millénaire, le jardin en eau d'Asipani a été abandonné. Des sédiments charriés par la rivière lors d'un épisode violent

(Relevé de la couche horticole ancienne ⑤)

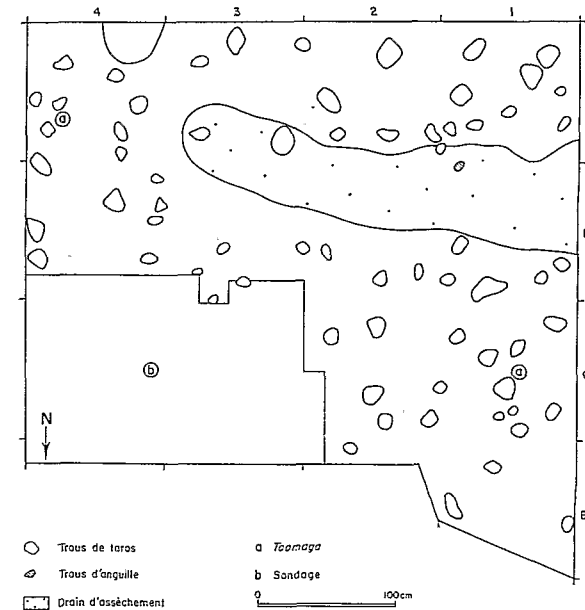


FIG. 6. — Aménagement de la tarodière.

ric studies in South-East Asia, Melanesia and Australia, Academic press, New York.

GREEN, R., 1966. — Linguistic subgrouping within Polynesia : the implications for prehistoric settlement. *Journal of Polynesian Society*, vol. 75, n° 1.

GREEN, R. C. et DAVIDSON, J. M., 1969. — *Archaeology in Western Samoa*. Bulletin of the Auckland Institute and Museum, n° 6, Auckland.

— 1974. — *Archaeology in Western Samoa*. Bulletin of the Auckland Institute and Museum, n° 7, Auckland.

GROUBE, L. M., 1971. — Tonga. Lapita pottery and Polynesian origins. *Journal of the Polynesian Society*, vol. 80, n° 3 : 278-316.

HUGHES, P. J., HOPE, G. et LATHAM, M., 1979. — Prehistoric man induced degradation of the Lakeba landscape : evidence from two inland swamps. In H. C. Brookfield (ed.) : 93-110.

HUNT, T. L., 1981. — New evidence for early horticulture in Fiji. *Journal of the Polynesian Society*, vol. 90, n° 2 : 259-266.

KIRCH, P. V., 1978. — Ethnoarchaeology and the study of agricultural adaptation in the humid tropics. In R. A. Gould (ed.), *Exploration in Ethnoarchaeology*, University of New Mexico Press.

— 1981. — Lapitoid settlements of Futuna and Alofi, Western Polynesia. *Archaeology in Oceania*, n° 16 : 127-143.

KIRCH, P. V. et HUNT, T. L., 1988. — *Archaeology of the cultural complex : a critical review*. Thomas Burke Memorial Washington State Museum. Research Report n° 5. Burke Museum, Seattle.

KLEIN, J. K., LERMAN, J. C., DAMON, P. E. et RALPH, E. K., 1983. — *Revue d'Archéométrie*. Bulletin de liaison du groupe des méthodes physiques et chimiques de l'archéologie.

PANOFF, M., 1970. — *La terre et l'organisation sociale en Polynésie*. Payot, Paris.

SAND, C., 1990. — The ceramic chronology of Futuna and Alofi : an overview. *First Workshop on the Lapita design system*, ANU, Canberra (sous presse).

SPRIGGS, M., 1981. — *Vegetable kingdoms : taro irrigation and Pacific prehistory*. Ph. D. thesis, ANU Canberra.

RÉSUMÉ

À Futuna, la découverte d'une taro dière « fossile » datée de 785-1035 A.D. contribue à l'histoire de la domestication des plantes dans le Pacifique. Trous de taros et drain d'assèchement ont pu être mis au jour grâce à des circonstances particulières de sédimentation. Ces structures horticoles, semblables aux parcelles-cuvettes en eau où baignent les *Colocasia* et toujours exploitées de nos jours, ont traversé les siècles.

SUMMARY

The discovery, in Futuna, of a fossilized taro pondfield dating from 785-1035 A.D. contributes further knowledge to the development of the domestication of plants in the Pacific. Particular circumstances of sedimentation allowed for the examination of taro holes and of a drainage system. These horticultural formations, which are similar to the water-logged pondfields cultivated to this day, have been around for centuries.

Du Mission boy au Légionnaire de Marie : les premiers catéchistes chez les Maenge (Nouvelle-Bretagne)

À la mémoire de Françoise (1938-1983).

par

Michel PANOFF *

Pendant plusieurs décennies ethnologues et historiens, rejoints par les politologues, ont été attirés par la figure du *luluai* en Nouvelle-Guinée. Ce chef de village nommé par l'Administration, allemande d'abord, puis australienne, d'où sortait-il ? Quelles étaient son origine familiale, sa position dans la société traditionnelle, ses capacités personnelles et la nature réelle de son autorité ? Enfin et surtout, quelles étaient ses stratégies favorites et quel rôle jouait-il comme agent de transformation du milieu villageois ? À bon droit tous ces aspects ont été méthodiquement étudiés, ainsi que la tendance du *luluai* à détourner l'institution à son profit pour devenir parfois, au nom du colonisateur, l'impitoyable despote de ses compagnons de servitude. Les beaux articles de Brown (1963) et Salisbury (1964) salués comme de grands classiques du domaine mélanésien ont ouvert la voie à un courant de recherches d'une extrême importance.

De manière frappante le personnage du catéchiste autochtone (*mission boy* en pidgin) devait, au contraire, connaître l'indifférence prolongée des spécialistes. Si l'on met à part les publications hagiographiques ou apologétiques des missionnaires ayant évangélisé la région, la littérature consacrée au sujet apparaît bien mince, sauf si le catéchiste a été mêlé de près à un mouvement de *cargo cult*. Les exceptions sont peu nombreuses et les plus notables doivent, du reste, être cherchées dans les archipels du sud-est (Guiart 1959, Laracy 1976).

Il vaut certainement la peine de s'interroger sur les raisons possibles de ce manque d'intérêt. L'existence d'une copieuse littérature édifiante d'origine ecclésiastique a dû avoir un effet dissuasif sur les chercheurs qui auraient été tentés d'y aller voir de plus près et de publier ensuite leurs observations : c'est une première raison. Une seconde en est probablement l'anticléricisme fort répandu dans les milieux universitaires et scientifiques. Même s'il ne dédaigne pas de tirer un maximum d'informations du missionnaire résident ou de ses auxiliaires locaux, l'ethnologue sur le terrain tient essentiellement à ne pas être confondu avec eux. Son culte de l'« authenticité » indigène, sa réprobation au moins implicite de la colonisation et son refus instinctif du « progrès » l'éloignent des hommes qui ont précisément pour vocation de changer le colonisé et de le gagner à l'Occident chrétien. En bref, ces hommes sont les fossoyeurs de ce qu'il admire et voudrait préserver le plus longtemps possible. Pourquoi dès lors prendrait-il la peine de faire leur portrait ? Or les catéchistes sont tout aussi intéressants que les *luluai* et pour les mêmes raisons, auxquelles s'ajoute la curiosité que devrait susciter la transformation intellectuelle et affective induite chez les Mélanésiens par leur adhésion au christianisme.

Ici on s'occupera des trois premiers catéchistes qui ouvrirent le pays maenge¹ (côte sud de la Nouvelle-Bretagne) à la Mission du Sacré-Cœur (MSC). Ces hommes étaient issus de la population au sein de laquelle ils eurent à

* CNRS, Paris.

1. Les matériaux utilisés ici ont été recueillis au cours de six missions effectuées entre 1966 et 1989 et financées tantôt par le CNRS, tantôt par l'Institute of Advanced Studies (ANU, Canberra). Que soient remerciés le P. Barrow et Sr Rose Hill, ainsi que nos amis Gopu, Maitania, Murisi, Kiri et Leleme à Matong, Kaeliuna et Longkurumea et Simet à Pomio, loakuna, Kutaena, Kelatape et Olele du groupe de Malakuru.